



BRILL

Les convertis noirs au Judaïsme en France

Aurélien Mokoko Gampiot

Department of Sociology, University of York (Royaume-Uni),

GRSL-CNRS, York, UK

aurelien.mokokogampiot@york.ac.uk

Abstract

Conversions to Judaism are still under researched in France, but Black converts, hailing from African countries or Caribbean islands, are among the most invisible. They are to be found in all the branches of Judaism and their life stories reflect a variety of experiences. This contribution explores their individual profiles at the intersection of religion and race, the ways in which their conversions connect them to the French Jewry and prompts them to reconstruct their identities. What are their choices and motivations and how do they carve a place for themselves in the French Jewry?

Keywords

Jewishness – conversion – Blackness – France – ethnicity

Résumé

Si les conversions au Judaïsme sont un phénomène encore méconnu en France, les convertis noirs, originaires d'Afrique ou des Antilles, sont parmi les plus invisibles. Embrassant le Judaïsme dans la diversité de ses courants, leurs histoires de vie reflètent une variété de parcours. Il est question de cerner leurs profils individuels religieux et identitaires, les modalités par lesquelles la conversion lie ces Africains et Antillais au monde juif et les processus de recomposition identitaire à l'œuvre. Quels sont leurs choix et motivations? Comment s'inscrivent-ils dans le paysage juif de France?

Mots-clés

Judéité – conversion – identité noire – France – ethnicité

Le Judaïsme est communément perçu comme une religion pratiquée par des groupes s'identifiant comme ashkénazes ou séfarades; ce qui exclut a priori, aux yeux mêmes des pratiquants, la possibilité que l'on soit Juif et noir – à moins d'être d'ascendance éthiopienne. Et pourtant il y a environ trois décennies que le phénomène des Juifs noirs a pris de l'ampleur en Afrique, ainsi qu'il a été mis en évidence par les travaux de chercheurs d'horizons divers. On compte, parmi les plus significatifs, les travaux de Tudor Parfitt, d'Emanuela Trevisan-Semi (Parfitt et Trevisan-Semi 2002) et d'Edith Bruder sur les Juifs noirs d'Afrique (Bruder 2008, 2014), de Magdel Le Roux sur les Juifs lembas d'Afrique du Sud (Le Roux 2015), de Daniel Lis sur les Juifs ibos du Nigéria (Lis 2015), ou encore de Daniel Friedmann (Friedmann et Santamaria 1994), Shalva Weil (Weil 2007) ou Lisa Anteby (Anteby-Yemini 2004) sur les Juifs éthiopiens en Israël, entre autres. Cependant les Juifs noirs ne restent pas seulement en Afrique ou en Israël; ils se déplacent à travers le monde et notamment en France, où, parallèlement au binaire ashkénaze/séfarade, ils viennent ajouter leur présence à celle des Africains et Antillais convertis au Judaïsme en France. Ainsi donc, l'effervescence du Judaïsme en Afrique s'observe également en France, parce que la présence noire devient de plus en plus visible au sein même de la diaspora juive française depuis environ deux décennies.

Pourtant, rares sont les études publiées sur les Juifs noirs qui évoluent à l'intérieur des instances juives en France (Mokoko Gampiot 2019). Cet article s'attachera donc à restituer les parcours des Africains et Antillais convertis, en partant de leur expérience chrétienne jusqu'à leur adhésion au Judaïsme. J'y analyserai aussi bien leurs motifs de conversion que les marqueurs identitaires et leurs négociations avec l'institution d'arrivée (monde juif). En effet, la présence noire qui se montre à travers la dynamique des parcours de ces pratiquants juifs originaires d'Afrique subsaharienne et des Antilles se confond avec l'émergence du mouvement associatif (la Fraternité internationale des Juifs noirs et Ami-Farafina-Israël) en France et remonte aux années 2000. Il est question ici d'une étude de terrain – menée à partir d'enquêtes réalisées en France auprès de pratiquants juifs noirs – de 2009 à 2020. J'ai procédé par observation participante, mené des entretiens semi-directifs avec des analyses documentaires et médiatiques pour collecter des itinéraires individuels et observer directement les centres ou lieux de rassemblements communautaires. Par ailleurs, j'ai suivi en parallèle l'évolution des actions associatives

noires nées au sein même du monde juif de France. Je me suis appuyé sur les responsables associatifs (Guershon Nduwa et Hortense Tsipporah Bilé) pour obtenir une liste de contacts, puis j'ai contacté directement les personnes enquêtes lors des différentes manifestations. J'ai réalisé au total 47 entretiens semi-directifs avec des Juifs noirs basés en région parisienne, dont les âges varient de 17 à 65 ans. Parmi eux, 19 sont juifs de naissance, parce qu'issus d'une mère juive ou de parents convertis. Les 25 autres enquêtés (dont 18 hommes et 7 femmes) sont des convertis. C'est sur ces derniers que je concentre mon article.

Je me propose d'appréhender la notion de conversion aussi bien au sens latin de *convertere*, signifiant « se tourner vers », que de bifurcation, dérivant du latin *bis-furcus*, qui renvoie au fait de se séparer en deux, avec l'idée de changement, impliquant un choix à opérer et une orientation à prendre. Le sociologue Loïc Le Pape note à ce propos :

La conversion apparaît comme un bel exemple de bifurcation : il y a bien une séquence d'action plus ou moins longue, qui commence par une recherche spirituelle, puis qui s'incarne dans la formation du converti par une institution religieuse et qui se clôt par un rituel particulier, qu'il soit baptême, bain rituel ou formule religieuse. Cette séquence d'action possède une issue partiellement imprévisible, puisque toute personne qui veut se convertir n'obtient pas forcément l'autorisation nécessaire des clercs chargés de former les candidats.

LE PAPE 2009

Ainsi, les deux notions de changement de religion et de bifurcation supposent que les convertis aient expérimenté au préalable une ancienne religion avant d'adopter une nouvelle. La conversion se donne à voir comme un parcours avant tout individuel. Cet article abordera le cas des convertis juifs noirs en trois parties : la première porte sur les processus de conversion dans le Judaïsme, la deuxième aborde l'inscription des convertis juifs noirs dans le monde juif et leur identification aux marqueurs d'identité juive. La troisième partie restitue les parcours et motifs de conversion des Africains et Antillais au Judaïsme – en usant des entretiens semi-directifs, des récits de vie – partant de l'identité chrétienne souvent héritée à l'identité juive acquise. Les travaux de Sébastien Tank-Storper (Tank-Storper 2007, 2013) montrent comment dans le Judaïsme, la conversion se manifeste avant tout comme un processus d'institutionnalisation, comment le choix et la reconnaissance de la conversion se construisent autour de l'enjeu du statut social et politique du Juif, et de la transmission de ce statut dans la lignée. Traitant de l'identité juive, il énumère la variété de réfé-

rents associés à la judéité : mémoriels, culturels, éthiques, politiques, familiaux et nationaux. Car, dans le Judaïsme, la confrontation entre l'institution et les candidats à la conversion est décrite comme conflictuelle et toujours normative. Il est donc question ici de l'autorité religieuse et de sa capacité à normer les pratiques des croyants. Je cherche à comprendre le choix et les motivations de ces acteurs qui ont adopté la religion juive, et à saisir l'impact de la conversion sur leur statut personnel et leur insertion dans le monde juif de France, en m'intéressant aussi bien aux institutions d'accueil qu'aux convertis.

Selon l'opinion commune, la conversion au Judaïsme est impossible en raison de la prédominance accordée à la filiation. Pourtant le premier converti mentionné dans la Bible n'est autre qu'Abraham, puisque celui-ci, à la suite d'un appel de Dieu, quitta Haran, son lieu de vie que l'auteur de la Genèse donne à voir comme idolâtre. Son expérience suscita l'adhésion ou la conversion de nombreuses personnes au monothéisme (*Genèse* XII, 5). Par ailleurs, le personnage biblique de convertie le plus souvent cité en exemple est Ruth, du pays de Moab, qui exprima ainsi la sincérité de sa conversion : « Là où tu iras j'irai, où tu habiteras j'habiterai, ton peuple est mon peuple, ton Dieu est mon Dieu » (*Ruth*, I, 16). De même, la légende biblique de la reine de Saba suggère sa conversion par amour pour le roi Salomon (voir Halévy 1905 et Beylot 2008), même si, contrairement à Ruth, elle s'en retourne dans son pays. De fait, dans le Judaïsme biblique le statut du converti se confond avec celui de l'étranger, à travers le concept de *ger*. Ainsi que le rappelle Shmuel Trigano :

La condition de *ger* désigne les descendants du *erev rav*, la « grande multitude » qui s'est jointe à Israël dans la sortie d'Égypte. Ils ne sont pas liés à Israël par la filiation mais par la Loi, l'alliance du Sinaï mais aussi par le souvenir de l'esclavage en Égypte. Les *gerim* seraient les descendants de ces esclaves non hébreux qui se sont agrégés à Israël à l'occasion de la libération d'Égypte. Leur présence en Israël – indépendamment de la séparation des lévites – est destinée à inscrire morphologiquement dans l'être-ensemble le retranchement d'Israël hors de l'Égypte, de sorte que la sortie d'Israël ne le referme pas sur lui-même.

TRIGANO 2012

Haim Hermann Cohn nous aide à mieux appréhender l'assimilation de l'étranger au converti en ces termes :

Il n'existe pas de 'conversion' dans la Bible ; d'après la loi biblique, tout étranger est 'converti' automatiquement ; le simple fait qu'il soit un étranger fait de lui un 'converti'. Le processus de conversion n'a été élaboré qu'à

partir de l'époque talmudique, et uniquement pour des 'justes étrangers'; autrement dit, la conversion n'est prévue que pour les étrangers désireux de ne plus l'être et de devenir des Juifs. Ils ne voulaient plus être des inconnus et des étrangers, mais voulaient passer par ce qu'on appellerait aujourd'hui une naturalisation, afin d'être acceptés comme s'ils étaient nés Juifs. (...) Quand une personne est convertie en conformité avec la loi juive, il n'y a pas de différence entre cette personne et un Juif; à partir de ce moment-là il est considéré comme l'un des descendants du patriarche Abraham, et dans la plupart des cas on lui donne le nom d'Abraham fils d'Abraham.

COHN 1999: 53-54

Tout au long de l'histoire de la construction du Judaïsme, se trouvèrent des guides spirituels qui encouragèrent des personnes intéressées par la conversion. Maïmonide, figure majeure du monde juif au Moyen-Âge, laisse percevoir sa conception de la conversion en ces termes: «si nous avons le devoir de *respecter* nos parents et d'*obéir* à nos prophètes, c'est au sujet des convertis vivant parmi nous que nous incombe une obligation encore plus exigeante; celle de les *aimer*» (Blech 2017). Il semble donc clair que des conversions au Judaïsme étaient bien constatées aux temps bibliques et talmudiques, et la tendance, sans être encouragée, se poursuit jusqu'à nos jours. Comment se passent donc les procédures de conversion et comment les convertis sont-ils reçus dans l'institution juive?

1 Processus de conversion dans le Judaïsme

Pour restituer les procédures de conversion dans le Judaïsme contemporain, il est utile de décrire dans les grandes lignes les différents courants qui le composent. En 1808, pour organiser la religion juive sur le modèle des deux autres religions officielles (catholique et protestante), Napoléon 1^{er} confie la direction du Judaïsme de France au Consistoire Central, siégeant à Paris et composé d'un grand rabbin et de membres laïcs. Il représente le Judaïsme devant les pouvoirs publics, et d'autre part il y a les consistoires régionaux, qui conservent une autonomie pour la gestion religieuse et notamment la cacherout, terme hébreu qui désigne l'ensemble des règles alimentaires juives, tirées de la Torah. Le développement du Judaïsme «réformé» (appelé libéral en France) apparaîtra progressivement à partir du XIX^e siècle au détriment du système préexistant. Avec les exigences culturelles des sociétés modernes, notamment après la Loi de Séparation des Églises et de l'État (1905), les courants dits «moderniste»

comme le Judaïsme libéral ou le Judaïsme massorti (aussi appelé conservateur ou traditionaliste) vont faire leur apparition en se positionnant différemment du Consistoire sur la question des conversions. Ainsi que l'analyse Sébastien Tank-Storper: «[o]n interprète habituellement la méfiance du monde orthodoxe [géré par le Consistoire] vis-à-vis des conversions comme la surdétermination du principe de filiation (du principe ethnique) dans la définition de l'identité juive. Inversement, les politiques plus inclusives (que l'on attribue plus généralement au Judaïsme dit «moderniste» comme le judaïsme libéral ou le judaïsme massorti) sont généralement pensées comme l'affirmation d'une identité juive qui ne se définirait pas tant dans la filiation que dans une éthique à laquelle il devient possible d'adhérer» (Tank-Storper 2013: 7). Le Consistoire central de Paris, présidé actuellement par Joël Mergui, entend juger la recevabilité des conversions, contenir et porter le Judaïsme – orthodoxe – dans sa fidélité à la *Halakha*, la loi juive. C'est dire que le Consistoire, qui est, à ses propres yeux, garant de l'orthodoxie juive, rejette les conversions effectuées dans les courants libéral et massorti. Le Rabbin Rivon Krygier, responsable du mouvement massorti de France – avec qui j'ai eu un entretien – s'exprime en ces termes à ce sujet: «ça nous met en difficulté au même titre que quelqu'un qui a un passeport d'un pays qui n'est pas très apprécié par d'autres pays et donc il ne pourra pas aller dans d'autres pays. Donc celui qui est converti dans une communauté comme la nôtre (massorti), ne pourra pas faire un mariage dans une communauté consistoriale ... Mais la plupart des gens sont capables de passer au-dessus de ça, ils vivent très bien leur judaïsme, ils sont intégrés dans la large communauté juive». (Rabbin Rivon Krygier, entretien août 2012). Toutefois, le milieu juif libéral a une tendance très ouverte parce qu'il accueille des familles très diverses, à la différence du courant consistorial. Cette dimension moderne des courants libéral et massorti est mise en exergue par Joëlle Allouche-Benayoun lorsqu'elle souligne que :

Plus encore que le seul pluralisme religieux, tous [les courants libéraux et massorti] insistent aussi sur l'idée éminemment moderne, qu'il y a plusieurs identités juives possibles. S'ils privilégient l'identité religieuse, ils prennent acte des autres expressions possibles de cette identité, comme l'identité historique, culturelle, laïque ou athée. Et considèrent qu'après la Shoah, il n'est plus possible d'enfermer les juifs dans une seule définition. Aussi, plus d'un mouvement souhaite être «ouvert à toutes les formes d'expression du judaïsme, qu'elles soient religieuses (de toutes tendances), laïques, culturelles ou artistiques.

ALLOUCHE-BENAYOUN 2006: 77

Par ailleurs les synagogues loubavitch ou ultra-orthodoxes évoluent aussi de façon autonome. À en croire l'historien Richard Marienstras, de nos jours, « le Consistoire qui, en théorie, 'représente' les Juifs, n'est en fait que l'expression de certaines fractions du judaïsme religieux. Il ne les contient pas toutes, ce qui est une limitation formelle, institutionnelle et financière » (Hovanessian et Marienstras 1998 : 72-73). Et les sociologues Schnapper, Bordes-Benayoun et Raphaël soulignent :

Le Consistoire, malgré son évolution vers un judaïsme plus rigoureux, n'est pas reconnu. Mais le rôle dirigeant des autorités consistoriales est affaibli par l'essor des synagogues de sensibilités différentes. D'un côté, les synagogues loubavitch ou ultra-orthodoxes se multiplient, de l'autre les communautés libérales attirent de plus en plus de fidèles de niveau culturel élevé parmi lesquelles en particulier les mariages surtout avec des non-juifs sont nombreux.

SCHNAPPER, BORDES-BENAYOUN ET RAPHAËL 2009 : 94

Cependant, malgré son relatif déclin, le Consistoire se pense comme l'instance détentrice du monopole dans la gestion des demandes de conversions au Judaïsme en France, qui viennent diversifier un paysage juif défini par la bipolarité identitaire entre Ashkénazes et Séfarades.

Les conversions au Judaïsme ne sont pas encouragées, parce que le processus de conversion – surtout au Consistoire – est volontairement strict et dissuasif. Toutefois, les conversions s'observent non seulement dans le courant libéral, mais aussi orthodoxe, voire ultra-orthodoxe et Loubavitch. Ainsi, en dépit de la rigueur avec laquelle les demandes de conversions sont traitées, les Noirs convertis ou candidats à la conversion, sont reçus aussi bien dans le Consistoire que dans le courant libéral. Il est notoire que la conversion au Judaïsme en France implique – à la différence de l'Afrique où la tradition orale prime – une tradition écrite, dans la mesure où les adamants doivent avoir un certain niveau d'instruction pour pouvoir postuler : d'abord envoyer une lettre pour expliquer leurs motivations, ensuite être assidus au sein d'une communauté, enfin passer un examen final devant un jury composé de trois rabbins. La question devient donc de se demander quels sont les motifs qui les amènent au Judaïsme.

2 Inscription noire dans le monde juif et identification aux marqueurs d'identité juive

L'identité juive est assise sur une série de paramètres qui sont basés sur les éléments constitutifs de l'ethnicité, entre autres : le mythe de l'ascendance commune ou l'idéologie de la filiation, la Bible, la cachérou et la circoncision, le rapport à Israël, les noms ou prénoms hébraïques, la mémoire de la Shoah.

2.1 *L'ascendance commune ou l'idéologie de la filiation*

Le concept d'ascendance commune dans la religion juive suggère que tous les Juifs sont descendants d'un ancêtre commun nommé Abraham qui vécut dans le passé biblique. Selon le droit rabbinique actuellement en vigueur, la judéité d'un individu est déterminée par celle de sa mère. Or comment fonctionne cette conceptualisation de la filiation dans son rapport à l'autre en la personne du coreligionnaire noir ? Comment se placent les convertis noirs par rapport à cette idéologie de la filiation ? L'historienne Nadia Malinovich souligne :

On aurait tort d'associer la judaïté à une ethnie ou une race spécifique. Ce point est d'autant plus renforcé lorsqu'on considère le fait qu'on peut se convertir au judaïsme : même si le fait d'être juif ne se réduit pas à une identité religieuse, cet aspect de la judaïté le distingue, tout de même, des autres appartenances ethno-raciales. La réalité complique donc encore la réponse à la vieille question 'Qu'est-ce qu'un Juif?'

MALINOVICH 2010 : 52

L'identité juive portant clairement les marques de l'ethnicité, les convertis semblent ne pouvoir trouver une légitimité dans le monde juif qu'en se livrant à une quête d'authenticité en rapport avec l'idéologie de la filiation. Face à la barrière érigée par celle-ci, leur réponse se laisse percevoir par la fréquence des « mariages mixtes », au sens interethnique, entre Noirs et Ashkénazes ou Séfarades. La filiation est si importante au sein du Judaïsme que les Juifs noirs, convertis ou natifs, se lancent dans la quête d'une généalogie qui peut être aussi bien réelle qu'imaginaire. Ainsi, la découverte d'origines juives fait valider leur judéité et les rapproche des Juifs, y compris à travers le prisme de la Torah.

2.2 *La Torah ou la Bible comme référent identitaire*

De nombreux Juifs noirs s'approprient la Torah en s'identifiant à des Hébreux qui seraient authentiquement noirs. Omani, 30 ans au moment de l'interview en 2009, est ancien pasteur et docteur en théologie. Converti au mouvement juif libéral, il va jusqu'à affirmer : « en principe tout Noir est un Juif qui

s'ignore». Pour ces Noirs juifs de naissance ou convertis, la conviction d'appartenir au peuple juif, ou le sentiment d'identification subjective ou mythique au peuple d'Israël, se justifie par le fait que le Judaïsme est à la source des religions monothéistes. Cette référence aux origines renvoie aussi à une identification historico-mythique aux ancêtres hébreux, qui à leurs yeux furent des Noirs, et à la présence réelle de figures emblématiques noires dans la Bible. Ainsi, l'ensemble des discours recueillis laisse percevoir une forte conscience d'appartenance au peuple juif et font consensus quant à la figure de Tsipporah, l'épouse de Moïse. Marah, converti au Consistoire israélite de Paris, s'exprime ainsi :

On peut être noir et juif, parce que la référence religieuse dans le judaïsme, c'est Moïse, et il avait épousé une Madianite. Tsipporah n'était pas blonde aux yeux bleus, elle n'était pas non plus basanée aux yeux clairs. Elle était *kouchite*, noire. Donc si Moïse, la référence religieuse du Judaïsme, qui est à l'origine des lois que nous pratiquons aujourd'hui, a épousé une Noire, c'est que ses enfants étaient métis. Donc la question de la couleur et de la religion ne se pose même pas, on le voit dès le départ.

MARAH, 27 ans, entretien 2010

D'autre part, le schéma archétypique de la conversion offert par la figure biblique de Ruth justifie autant les modélisations de la conversion. Ruth est une femme moabite qui par fidélité à sa belle-mère Noémi, émigre avec elle en Israël, se convertit et adopte Israël comme son pays et le peuple juif comme son peuple. Albert, un ancien pasteur converti au Consistoire, le souligne en ces termes : « j'ai eu aussi un attachement à la terre (d'Israël) et au peuple (juif). Et je vois que ça accomplit dans ma vie le verset de *Ruth* 1, 2, 'son peuple est mon peuple, son Dieu c'est mon Dieu'. ». (Albert 52 ans entretien 2015). À l'instar d'Albert, en se convertissant, beaucoup d'Africains adoptent Israël dans leur expression et vécu religieux.

2.3 *Le rapport à Israël*

À l'évidence, Israël est très présent dans l'expression religieuse juive ; chez les Africains chrétiens, on note un véritable attachement à Israël en tant que « Terre Sainte », que l'on retrouve à plus forte raison chez les Juifs noirs ainsi que l'exprime Moshé : « ça fait 7 fois que je me rends en Israël. Israël c'est la mère patrie, c'est comme ma deuxième maison ». Lorsque je demande à Mariette pourquoi elle projette de se rendre en Israël, elle me répond : « parce que c'est là où tout a commencé ». Yvan, qui a vécu 8 ans en Israël comme étudiant, s'est exprimé en ces termes :

Oh oui je me plaisais en Israël, tout me plaisait : la vie, la patrie, la liberté, l'état d'Israël, la culture de ce pays, les gens, l'ouverture ... Je marchais dans la rue et je me disais : 'waouh ça c'est un pays !' Depuis que j'ai mis les pieds en Israël, je me suis senti, comme on dit : *welcome back home*, je me suis senti à la maison, je me suis senti appartenir à ce bout de terre.

YVAN 34 ans, entretien 2009

Ainsi, Israël fait partie intégrante de leur identification au peuple juif. Si, en ce qui concerne les Juifs de France, le rapport à Israël peut être double – religieux et sioniste – chez les Juifs noirs de France convertis ou natifs, Israël est adopté comme leur patrie, certains s'engagent même dans le sionisme. C'est dire combien est forte leur volonté d'appartenir au peuple juif. L'adoption de noms juifs traduit aussi de manière forte leur adhésion inconditionnelle au Judaïsme.

2.4 *Les noms ou prénoms juifs*

Les noms ou prénoms constituent un vecteur de revendication des origines juives, pour reprendre l'expression de Joëlle Bahloul, « [a]u patronyme, porteur des éléments de l'ethnicité, le prénom répond, en donnant lieu à toute une série de stratégies de distinction » (Bahloul 1985). Les Juifs noirs natifs portent des noms et prénoms juifs, tels Hanna ou Gédéon. La tradition onomastique est si importante dans la conception de la judéité qu'elle implique un changement de prénom lors d'une conversion au Judaïsme. Aussi ces Africains et Antillais convertis adoptent des prénoms juifs porteurs de sens. On décèle donc, chez les personnes converties, une démarche de recomposition identitaire liée au besoin de se situer dans l'imaginaire généalogique biblique : ainsi les femmes converties choisissent souvent le prénom de Tsipporah (personnage biblique emblématique car épouse de Moïse) ou Ruth, car elles s'identifient à elle du fait de son expérience de conversion, ou encore Esther, du fait de sa force de caractère. Les prénoms de Hannah et Shulamit sont également portés. Les hommes convertis laissent aussi percevoir ces éléments d'ordre généalogique biblique : ils choisissent des prénoms tels que Moshé (Moïse), très porté par les personnes interrogées, ou Gershon, fils de Moïse mentionné dans la Bible et dont le nom signifie « étranger ». Marah a pris le prénom de Pinhas, porté par un descendant d'Aaron, le prêtre qui s'est illustré par l'assassinat d'un prince d'une tribu d'Israël. Souvent ces prénoms reflètent les circonstances de leur conversion : ils racontent une histoire. Albert devenu Abraham s'exprime ainsi :

C'est quand les Juifs sont arrivés en France, qu'on leur a imposé de prendre les noms du pays. Donc Abraham ça a donné le prénom Albert en français.

En me convertissant j'ai décidé de repartir à l'origine du nom : Abraham. Donc j'ai un prénom juif déjà dès le début, il n'y avait même pas besoin de changer de prénom quand je leur disais mon prénom c'est Albert, eux ils me disaient Abraham ... Comme je m'appelle Abraham on ne savait pas quel nom donner à mon épouse, et puis par inspiration quelqu'un a dit : Sarah. Du coup ça nous a inspirés, elle a pris ça comme nom de conversion.

ALBERT, 52 ans, entretien 2015

Un enquêté guadeloupéen converti chez les Massorti opta pour le nom de Moshé en fonction des circonstances, sa conversion coïncidant avec l'opération de retour des Juifs éthiopiens en Israël qui avait été baptisée du nom de Moshé (21 novembre 1984-5 janvier 1985). Mais par-delà les noms ou prénoms juifs, le rapport électif à la langue hébraïque est un autre marqueur important d'ethnicité juive.

2.5 *La langue hébraïque*

L'hébreu est, depuis la création de l'Etat d'Israël en 1948, la langue officielle. Étant aussi utilisé au service de la religion juive et de l'exégèse de la Torah, il est perçu avec plus ou moins de conviction comme une langue sacrée. Interrogé sur son rapport à cette langue, Albert, converti au Consistoire, s'exprime en termes affectifs :

Je suis tombé amoureux de cette langue que j'ai traduite, que j'enseigne aux gens qui avaient des difficultés en hébreu. C'est de là aussi que j'ai commencé à visiter la terre d'Israël. J'ai découvert cette terre, j'allais prier tout simplement et après j'ai eu aussi un attachement à la terre et au peuple.

ALBERT, 52 ans, entretien 2015

Mariette, convertie chez les Massortis, justifie son apprentissage de l'hébreu par l'étude des textes :

Pour moi, ça prouve deux choses d'apprendre la langue. C'est par rapport aux textes. Parce que je veux comprendre ce que je lis. Le problème qui se pose, c'est que les textes hébraïques sont traduits en français, mais en hébreu les mots peuvent être interprétés de façon différente mais jamais de façon exacte.

MARIETTE, 33 ans, entretien 2010

Ainsi, sans compter de nombreux convertis qui parlent hébreu, le besoin d'apprendre cette langue fait partie intégrante de leur formation et contribue à leur présentation de soi juive face à leurs coreligionnaires ashkénazes et séfarades, dont les mémoires et souffrances liées aux persécutions antijuives sont aussi partagées.

2.6 *La mémoire de la Shoah*

Dans leur volonté d'appartenance au peuple juif, on ne peut pas ne pas évoquer la mémoire de la Shoah, qui rentre aussi en ligne de compte. Parmi les personnes rencontrées, notamment métisses ou adoptées, le traumatisme est mis en évidence comme une douleur héritée, Car la mémoire de la Shoah, qui est un trauma de type collectif chez les Juifs, se transmet de manière transgénérationnelle. Dans le cas des Juifs noirs, le trauma concerne aussi bien la Shoah que l'esclavage. Les enquêtés, notamment métis ou d'origine antillaise, se positionnent aussi par rapport aux deux mémoires. Ils valorisent par ailleurs certains éléments culturels africains comme étant cachères.

2.7 *L'observance religieuse de la Halakha : la circoncision et la cacherout*

On relève certaines facilités d'être juif qui traduisent une proximité culturelle entre les pratiques culturelles africaines et juives sur deux points. Le premier s'exprime par un élément de grande portée rituelle dans le judaïsme : la circoncision. Les Africains sont souvent sinon toujours circoncis. La question de la circoncision (même s'il y a un rituel de cette nature) ne se pose donc pas lors de leur conversion. Certains enquêtés ont d'ailleurs mis en évidence cette tradition pour affirmer leur identification au peuple juif. Joseph, converti chez les Loubavitch, met l'accent sur ce point : « quelquefois je me dis que nous sommes juifs par notre culture d'origine. Je vois les difficultés qu'ont les autres nouveaux convertis européens convertis à 40 ou 50 ans passés pour se faire circoncire alors que nous autres Africains on était déjà circoncis ». (Joseph, 50 ans, entretien 2009)

Le deuxième se laisse percevoir à travers une identification culturelle à la pratique de la *cacherout*, (l'alimentation cachère) ainsi qu'en témoigne Joseph : « je me demande parfois si nos parents ne pratiquaient pas ce rituel cachère. Ils abattaient les animaux en les vidant de leur sang, ensuite ils tenaient à bien les laver car manger saignant ce n'est pas vraiment africain. Ils tenaient à ce que les aliments soient bien cuits ». Certains récits mettent en évidence ces éléments d'ordre culturel pour étayer leur démarche d'identification au peuple juif.

Ainsi, en fonction de leurs parcours, une identité originale s'est peu à peu construite, dans un processus qui mêle à la fois l'identité ethnique et l'iden-

tité religieuse juive, le legs religieux chrétien et les pratiques religieuses juives. Les Juifs noirs s'identifient au peuple juif et sont fiers d'appartenir à une religion dans laquelle ils trouvent aussi leur compte. Dans cette identification aux Juifs blancs, les marqueurs ethniques de la judéité sont revendiqués comme les leurs et leur permettent de se définir eux-mêmes en tant que Juifs et noirs, notamment au moyen de stratégies généalogiques mises en œuvre pour trouver une place dans l'idéologie exclusive de la filiation, sans oublier la fréquence des « mariages mixtes » au sens interethnique entre Noirs et Ashkénazes ou Séfarades. La question devient donc : qu'ils soient convertis ou natifs, comment les Juifs noirs s'intègrent-ils et comment s'expriment leurs modes d'intégration dans le monde juif de France ? Comment les Juifs blancs les perçoivent-ils et sont-ils perçus d'eux ?

En effet, dans le contexte juif français, on observe une « ethnicisation des relations sociales » qui constitue précisément pour le cas des Juifs noirs un phénomène à étudier. Leur inscription dans le monde juif de France semble être postée à la limite ethnique du Blanc et du Noir. Au-delà des courants religieux qui les accueillent, se trouve le volet ethnique de la religion juive qui se laisse percevoir à partir de paramètres d'ethnicité fonctionnant comme des processus de différenciations-identifications et notamment des marqueurs des « frontières ethniques » (*ethnic boundaries*), pour reprendre l'expression de Fredrik Barth (1995). Les personnes interrogées ont mis en évidence aussi bien l'accueil, l'hospitalité, la convivialité, que l'acceptation. La convivialité est pointée comme un facteur d'épanouissement individuel et collectif, et les centres communautaires ou synagogues comme des lieux privilégiés de son expression. L'amitié est aussi restituée comme élément d'intégration des Juifs noirs au sein du monde juif de France. L'acceptation, pour certains, est telle qu'ils arrivent à « faire oublier » leur phénotype ou couleur noire, surtout quand ils sont jeunes ou grandi dans leur communauté. C'est le cas de Mariette, 33 ans au moment de l'entretien, qui souligne avec satisfaction à quel point son entourage ne ressent pas le besoin de tenir compte de ses origines africaines :

Je viens de province, où j'étais la seule Noire à l'école primaire donc le regard des autres, c'est vraiment la chose à laquelle je ne fais plus attention parce que depuis toute petite c'est quelque chose que je vis ... C'est marrant, il n'y a pas très longtemps j'en ai parlé avec des gens qui me disent 'ah j'oublie que tu es noire'. Des gens qui me connaissent me disent la même chose, 'tu n'es pas noire, tu es juste Mariette'. Donc la couleur, au bout d'un moment, elle disparaît quoi ! Ce n'est pas quelque chose que je revendique. Ceci dit, je suis togolaise, je suis née au Togo, j'y ai grandi,

j'aime l'Afrique, j'ai des amis africains d'origines différentes; après je ne vais pas dire: 'le Noir Machin, le Noir Machin, je suis noire'.

Elie, un jeune Juif éthiopien de 22 ans au moment de l'entretien, met quant à lui l'accent sur le fait qu'ayant grandi dans sa communauté, sa couleur noire y passe inaperçue: «Je fréquente ma synagogue depuis que je suis tout petit, je n'ai jamais eu de mauvais regards ou autres formes de discriminations, j'ai grandi dans ma communauté, je crois que pour eux je ne suis pas vu comme un Noir».

Pourtant, hors des lieux de convivialité où ces pratiquants sont bien connus, dès lors que les regards de leurs coreligionnaires blancs trahissent un doute sur leur identité, leur identification au peuple juif devient problématique, quelle que soit leur volonté d'être Juifs à part entière. À la question de savoir s'ils ont constaté un aspect déplaisant dans le monde juif de France, le rejet est souvent cité. La discrimination se manifeste à leurs yeux de plusieurs manières. D'une part, le rejet institutionnel et notamment la rigidité et la fermeture d'esprit du Consistoire Israélite de Paris (qui, on l'a vu, gère le courant orthodoxe) sont souvent décriés par les personnes interrogées. Il est rendu responsable au premier chef du rejet accru et des discriminations ressenties par les candidats à la conversion. D'autre part, les enquêtés ont mis en exergue les réactions de leurs coreligionnaires qui, habitués à un environnement juif homogène ashkénaze ou séfaraïde, se montrent surpris de la présence noire dans leurs milieux. Guershon s'exprime ainsi: «en France, malheureusement ce n'est pas encore acquis comme habitude. Il y a certaines difficultés qui consistent à devenir des objets de curiosité. Ils se demandent comment ça se fait. Il faut ramener nos coreligionnaires juifs blancs à sortir de ce contexte de curiosité». Certains se plaignent du racisme dont ils sont victimes de la part de leurs coreligionnaires blancs. Le racisme, selon l'analyse que fait le sociologue Pierre-Jean Simon, «sert, quand elles existent, des différences dans l'anatomie des populations, des éléments de 'visibilité', mais elles ne lui sont pas nécessaires, les fabriquant au besoin de toutes pièces (...). Son principe c'est l'établissement et le maintien d'une différence inégalitaire irréductible, d'une barrière décrétée infranchissable à l'encontre de certaines collectivités humaines» (Simon 2006: 13). Ainsi, le monde juif de France – qui est lui-même aux prises avec le racisme antisémite – peine à transcender toutes les barrières de «race», les «frontières ethniques» et notamment la couleur de peau pour intégrer l'autre en la personne du ou de la coreligionnaire noir.e qui ne peut pas échapper à la camisole du phénotype pour devenir ashkénaze ou séfaraïde.

Ainsi, de nombreux Juifs noirs m'ont fait part du rejet et des difficultés dans leur vécu religieux au quotidien. Dans les discours recueillis, se retrouvent des

mentions récurrentes de fouilles systématiques à l'entrée des synagogues, de regards insistants en leur présence, de doutes voire d'interrogatoires sur leur identité juive, de remarques désobligeantes, comme « vous venez pour manger », « vous êtes sûr que vous êtes juif? », ou d'une indifférence affichée, pointée en ces termes: « vous êtes là mais personne ne vous voit », « personne ne m'a adressé la parole ». Beaucoup, étant à la recherche d'une meilleure intégration, passent d'une synagogue à une autre, d'autres se sont retirés de leur synagogue ou de leur communauté pour prier désormais chez eux. Certains ont abandonné leur foi juive et se disent athées, d'autres encore persistent mais, meurtris dans leur âme juive, s'engagent dans le mouvement associatif (FJN et Am-Israël-Farfina) qui a émergé dans le besoin de combattre le racisme et discriminations subis et surtout de se rendre visibles aussi bien au sein du monde juif français que dans la société française.

3 Parcours et motifs de conversion des Africains et Antillais au Judaïsme

La sociologue Danièle Hervieu-Léger distingue trois modalités de la figure du converti. « La première est celle de l'individu qui 'change de religion', soit qu'il rejette expressément une identité religieuse héritée et assumée pour en prendre une nouvelle. ... La seconde modalité de la conversion est celle de l'individu qui n'a jamais appartenu à une tradition religieuse quelconque, après un cheminement personnel plus ou moins long. ... La troisième modalité de la figure du converti est celle du 'réaffilié', du 'converti de l'intérieur': celui qui découvre ou redécouvre une identité religieuse demeurée jusque-là formelle, ou vécue a minima de façon purement conformiste » (Hervieu-Léger 1999: 121-124; voir aussi Hervieu-Léger 2001). Les profils d'Africains ou d'Antillais interrogés correspondent aux deux premières modalités. Les personnes rencontrées ont toutes fait des études supérieures: leur niveau va du bac+2 au doctorat. Cela s'explique par le fait que les procédures de conversion dans le Judaïsme requièrent un certain niveau d'instruction pour pouvoir comprendre l'enseignement reçu et être capable d'en restituer lors des évaluations des connaissances qui se font devant un jury composé de trois rabbins. Ces enquêtés ont, pour la plupart, un bagage religieux lié à leur ancienne appartenance au catholicisme ou au protestantisme (notamment évangélique et pentecôtiste), qui a très souvent contribué à déclencher leur conversion au Judaïsme, les dogmes ou rituels chrétiens ne leur paraissant pas satisfaisants. Il n'y a pas de musulmans dans ma grille, ni d'anciens athées, parce que je n'en ai ni rencontré, ni entendu parler. Les itinéraires de conversion reflètent un creuset familial quel-

quefois ouvert et diversifié, à l'instar de celui de Marah. Ce Français originaire de la République Démocratique du Congo, âgé de 27 ans au moment de l'interview en 2010, est né protestant avant de devenir pasteur évangélique en région parisienne puis d'embrasser le Judaïsme, mais il est issu d'une famille où les pratiques sont assez diverses, certains de ses oncles étant musulmans. Caroline, quant à elle, est dans une quête spirituelle qui a débuté dès l'adolescence : « à l'âge de 13 ans environ. Je suis passée de catholique à protestante, ensuite à rien. De par mes lectures comparatives sur l'islam, sur le Judaïsme et sur la chrétienté, j'en ai tiré mes propres conclusions ». (Caroline, 30 ans, entretien 2010). Quelquefois le creuset familial se donne à voir comme homogène. Il est chrétien – soit catholique, soit protestant. Mais n'ayant pas trouvé satisfaction à leur questionnement d'ordre spirituel, ils ont opté pour la religion juive. Ainsi Yvette, une ancienne juriste martiniquaise âgée de 64 ans au moment de l'entretien en 2010 à Paris, s'est convertie en bravant les réticences familiales et l'opposition de son prêtre.

Voyons à présent quels facteurs les ont poussés à se convertir au Judaïsme.

J'ai répertorié plusieurs motifs de conversion, permettant de distinguer quatre catégories de convertis. Une première catégorie rassemble les personnes mues par une quête spirituelle, parmi lesquelles on peut distinguer quatre démarches. Tout d'abord, de nombreux enquêtés citent l'ancienneté de la religion juive, vers laquelle ils se sont tournés pour approfondir une foi préexistante à leur conversion. Ainsi pour Marah – ancien pasteur d'une Megachurch évangélique en région parisienne – le déclic s'est produit lors de sa découverte et de sa compréhension du passage biblique de *L'Épître aux Romains* XI, 16-24 :

Or, si les prémices sont saintes, toute la pâte l'est aussi : et si la racine est sainte, les branches le sont aussi. Mais si quelques-unes des branches ont été coupées, tandis que toi, olivier sauvage, tu as été greffé parmi les branches restantes de l'olivier pour avoir part avec elles à la richesse de la racine ... Si toi, en effet, retranché de l'olivier sauvage auquel tu appartenais par nature, tu as été, contrairement à la nature, greffé sur l'olivier franc, combien plus ceux-ci seront-ils greffés sur leur propre olivier auquel ils appartiennent par nature !

En travaillant sur ce passage lors d'une préparation d'un sermon, il a décidé de quitter la religion chrétienne – implicitement décrite dans le passage précité comme étant les branches d'olivier sauvage – en se convertissant au Judaïsme – interprété selon lui comme étant la racine – au Consistoire Israélite de Paris. Au bout de quelques années, Marah, qui était pasteur, devient juif pratiquant dans le courant orthodoxe. Mariette, ancienne catholique convertie au sein du

mouvement *Massorti*, s'est exprimée en ces termes: «Moi, je suis de nature à repartir à la source de tout. Et à un moment donné, je me suis dit: 'voilà, est-ce que je vais approfondir quelque chose dans le Judaïsme?' ... C'est pour ça que je me suis lancée.». Ainsi, Mariette se convertit au Judaïsme car il est, à sa connaissance, à la source des religions monothéistes.

Dans cette même catégorie, d'autres personnes ont choisi de se convertir au terme d'une quête individuelle de spiritualité poursuivie hors d'un cadre religieux défini. C'est le cas de Caroline: issue d'une famille catholique, après s'être d'abord engagée dans des églises dites de réveil pentecôtistes et évangéliques en vain, elle dit avoir continué de chercher des réponses à sa quête spirituelle dans l'islam, sans succès. C'est dans le Judaïsme, notamment dans l'œuvre de Maïmonide, qu'elle les a trouvées.

En troisième lieu, on trouve des personnes pour qui des problèmes existentiels ont fait office de facteurs déclencheurs de la conversion. En effet, des événements personnels ou familiaux les ont poussés à se tourner vers le Judaïsme. Yvette, qui a choisi Hanna pour prénom juif, était catholique et ne connaissait pas le Judaïsme avant sa conversion à l'âge de 60 ans. Elle a travaillé comme juriste. Son départ à la retraite la plonge dans une dépression qui est aggravée par le décès de son mari. Elle se pose alors des questions d'ordre existentiel qui l'engagent dans une quête spirituelle. Les réponses apportées par son prêtre, avec qui elle a de sérieuses discussions, ne la convainquent pas. C'est alors qu'elle se tourne vers le Judaïsme à travers des livres de spiritualité juive dans lesquelles elle se plonge, encadrée par un rabbin. Elle se convertit dans le courant orthodoxe, au Consistoire de Paris.

À l'instar d'Yvette, beaucoup d'enquêtés ont cité comme éléments déclencheurs de leur prise de conscience la lecture des livres sur la spiritualité juive notamment la Kabbale, ou le visionnage de films et documentaires sur les Juifs, ou encore une rencontre avec des personnalités juives. Ainsi Guershon, un Congolais qui étudiait alors au Cameroun, considère comme déterminante sa rencontre avec une grande figure du Judaïsme: Léon Askhénazi, dit Manitou. Ce dernier étant alors – à en croire l'enquêté – le conseiller spirituel du président camerounais Paul Biya, animait des émissions télévisées. C'est alors que Guershon demanda une audience et s'entretint avec lui. Cette entrevue sera considérée par Guershon comme le déclic de sa conversion.

Une autre sous-catégorie de convertis, plus mystique, est composée de personnes convaincues de répondre à leur vocation ou d'avoir une mission. Parmi elles, on trouve d'anciens pasteurs d'églises de réveil, tels qu'Omani, un docteur en théologie d'origine congolaise, prédicateur dans les milieux évangéliques congolais, qui s'est converti à la suite d'une série des rêves peu après son arrivée en France. Par exemple, il rêve d'une maison blanche remplie de personnes qui

écoutent religieusement un officiant qui les instruit. Il cherche à y entrer mais ne trouve pas de porte. Il décide d'écouter frauduleusement par la fenêtre. A la fin de la cérémonie, il décida de suivre deux femmes qui viennent d'en sortir et leur témoigne de sa volonté de faire partie de leur communauté. Ces dernières lui donnent une carte d'invitation pour l'autoriser à venir. Ce rêve parmi d'autres récurrents, pousse Omani à méditer et à comprendre que la maison blanche est une synagogue remplie de Juifs qui écoutent le sermon du rabbin.

De fait, les conversions liées à des raisons mystiques et notamment à des rêves sont très fréquents dans les milieux chrétiens, en particulier les Eglises pentecôtistes et évangéliques. Dans le Judaïsme, l'acceptation d'un candidat se fait par l'évaluation – devant un jury composé d'au moins trois rabbins – de ses connaissances sur le Judaïsme et non de ses rêves. Les critères de conversion tiennent aussi compte de l'histoire familiale c'est-à-dire le nom, le lieu de naissance et la situation religieuse des parents voire des grands-parents. Chaque candidat doit aussi fournir la preuve de sa participation et de son assiduité aux shabbats, fêtes et événements de la communauté qu'il a choisie grâce au soutien d'autres familles ou amis juifs. Néanmoins pour Omani, ses rêves ont été très significatifs et déterminants dans son choix de conversion.

Enfin, l'amour du Judaïsme et de la langue hébraïque sont aussi mis en avant comme motifs de conversion. C'est le cas d'Albert, un Français d'origine togolaise de 52 ans au moment de l'interview en 2015, anciennement pasteur d'une église évangélique d'une centaine de membres. Attiré par la civilisation et la langue hébraïques qu'il étudiait à la Sorbonne, il décide de se convertir au Judaïsme. Il se rend donc en Israël, où il se convertit et devient rabbin. De retour en France, il doit pourtant repasser par le processus de conversion auprès du Consistoire. Sa communauté chrétienne ne l'a pas suivi dans sa démarche et s'est scindée en deux : seuls sa femme, ses enfants et une vingtaine de membres fréquentent avec lui la synagogue des Ulis.

Il existe une deuxième catégorie de convertis parmi les enquêtés : ceux qui ont découvert leur foi en Israël Certains furent enfants de diplomates, d'autres étudiants ou stagiaires en Israël ; ils s'y sont éveillés au Judaïsme ambiant et s'y sont convertis. Ces enquêtés, sans avoir pour autant renoncé à leurs origines africaines, ont adopté Israël comme leur patrie. Ils y voient le pays qui leur a fait découvrir le Judaïsme et leur a donné un fort sentiment d'appartenance *religieuse*. Yvan – un Congolais de 34 ans converti chez les Massorti – explique sa découverte du Judaïsme par l'immersion culturelle en Israël alors qu'il était étudiant en philosophie :

Je vivais comme Juif mais je ne voulais pas me mêler au courant religieux orthodoxe. Les gens sont libres en Israël, de prier ou de ne pas prier, de

mettre la kippa et de ne pas se rendre à la synagogue. C'est la liberté au sens démocratique du terme. Moi je vivais ma foi comme ça. Je fréquentais les milieux protestants évangéliques chrétiens, mais je me sentais dans la peau d'un Juif ... Je mettais la kippa, toutes les grandes fêtes, je les observais. J'ai eu de la chance : j'ai été accueilli dans une famille d'accueil juive, adopté comme un enfant, donc je vivais vraiment dans le Judaïsme. C'était donc à moi de faire le pas ou ne pas le faire pour me convertir réellement. Moi, j'avais décidé de ne pas me convertir, en fait ce n'était pas ma priorité. En venant en France, je me suis senti plus que vide, je me suis dit : 'je ne suis pas chez moi ici'. J'ai pleuré, j'ai appelé ma famille d'accueil, parce qu'il fallait que je rentre. Ils m'ont dit : 'vous avez dépensé pour vos études, restez là-bas'. Et puis j'ai décidé de me convertir, je voulais que ça se fasse vite.

YVAN, 34 ans entretien 2009

À la différence des personnes qui ont ressenti une attirance pour la culture juive depuis l'Afrique ou l'Europe, Yvan a trouvé en Israël une véritable patrie. Son témoignage exprime avec force l'expérience du choc culturel et le mal du pays. Cependant, le pays qui lui a manqué en France n'était pas le Congo-Brazzaville, son pays d'origine, mais Israël, le pays où il a découvert le Judaïsme et où il a acquis, grâce à sa famille d'accueil, un fort sentiment d'appartenance religieuse. Ainsi, Yvan qui se vivait au sens propre comme un "enfant d'Israël" et, au plan religieux, comme un Juif accepté dans la société israélienne sans ressentir le besoin de se convertir, s'est soudain retrouvé dans un pays où l'expression de l'identité noire comme de l'identité juive différait si profondément des normes qu'il avait vécues en Israël, que la conversion lui est apparue comme un moyen de se retrouver.

Chez tous les convertis de cette catégorie, la conversion au Judaïsme intervient plusieurs années après leur départ d'Israël et apparaît donc souvent comme une vocation tardive. En effet, parmi mes enquêtés, la plupart des personnes qui ont vécu en Israël se sont converties en France.

Une troisième catégorie se donne à voir à travers ceux qui revendiquent des origines hébraïques et l'appartenance au peuple juif, mais qui refusent la conversion. On pourrait les qualifier de Juifs par filiation ou de naissance en quête d'une légitimité religieuse juive, c'est-à-dire en attente des procédures juridiques que réclame la dimension territoriale de la judéité des Juifs d'Éthiopie (péjorativement appelés « Falashas », ou Beta-Israël comme ils se désignent eux-mêmes). En effet, dans les années 1980, la situation politique en Éthiopie provoqua l'exode des milliers de Juifs éthiopiens vers les camps de réfugiés au Soudan. Le gouvernement israélien décida alors d'effectuer des opérations

baptisées Moïse (1984), Josué (1985), et Salomon (1991), qui se sont succédé pour acheminer vers Israël les Juifs d'Éthiopie. Mais une fois en Israël, certains doutes s'expriment sur l'authenticité de leur judéité au point de les reconverter. Pour les quelques Juifs éthiopiens habitant en France à cette époque, qui ont, par définition, été à l'écart de ces opérations, leur judéité demeure à prouver par la quête d'une légitimité, une sorte de carte d'identité juive à prendre en retournant en Éthiopie. Ainsi, j'ai rencontré certains Juifs éthiopiens qui vivent en France depuis très longtemps, mais qui refusent de se plier aux contraintes et aléas du processus de conversion pour prouver leur légitimité juive. Parmi eux, David s'exprime ainsi : « ma grand-mère c'est une juive yéménite, elle était en Israël et après ils sont rentrés en Éthiopie. Je suis en France depuis l'âge de 4 ans, ma mère travaillait à l'ONU, et mon père était dans l'administration ... J'ai beaucoup parlé avec mes parents, j'attends de pouvoir retourner en Éthiopie, voir où est ma maison ; une fois que ce sera fait, alors je vais me rendre en Israël. Car pour se rendre là-bas il faut une légitimité ». (David, 38 ans, entretien 2009).

Ainsi, vivant comme Juif dans sa foi, portant un nom et un prénom juifs, cet enquêté demeure un Juif natif en attente d'une légitimation qui devra s'effectuer en deux étapes successives : retourner en Éthiopie pour obtenir son certificat de judéité et se rendre en Israël par la suite. De la même manière, parmi ceux qui revendiquent des origines hébraïques et l'appartenance au peuple juif tout en refusant la conversion, on trouve – en dehors des Juifs éthiopiens dits Beta Israël – des groupes de Juifs africains bien connus des chercheurs, tels que les Ibos du Nigeria, les Danites de la Côte d'Ivoire, les Lembas d'Afrique du Sud, etc. Tous ces groupes historiquement bien connus ne sont pas pour autant reconnus par les instances juives en Israël et en France. Certains membres de ces groupes résidant en France, que j'ai rencontrés, refusent la conversion – qui leur est imposée par le Consistoire – mais cherchent, à l'instar des autres Noirs, à se faire accepter par une communauté ou une autre, par une synagogue ou une autre.

On trouve aussi d'autres Africains qui ont choisi de se convertir au Judaïsme parce qu'ils s'identifient subjectivement comme étant historiquement Hébreux en vertu de leur appartenance ethnique. En effet, on trouve aujourd'hui en Afrique plusieurs groupes ethniques qui se considèrent comme les descendants directs des ancêtres bibliques (par exemple les Bantous ou les Tutsis), mais n'ont pas encore fait l'objet d'études. Ayant grandi dans cet imaginaire, dans un creuset ethnique qui se considère comme authentiquement d'origine hébraïque, beaucoup choisissent de se voir reconnaître cette légitimité par la conversion. On trouve parmi les Juifs noirs de France des convertis qui se définissent par ce sentiment d'appartenance ethnique historiquement ou subjecti-

vement juive. Joseph, un Camerounais converti chez les Loubavitch, s'exprime en ces termes :

Au Cameroun je suis d'une ethnie qui se considère comme étant descendants d'Hébreux. C'est l'ethnie *douala*; ma grand-mère m'a toujours dit que nous sommes chrétiens, mais que notre vraie religion c'est le Judaïsme. Je suis en France depuis 35 ans. J'étais dans une quête initiatique, j'avais beaucoup d'amis juifs et ... j'ai commencé la démarche depuis 1997, c'est un processus qui est lent : ça a duré 9 ans.

JOSEPH, 50 ans, entretien réalisé en 2009

La conversion intervient ici comme une confirmation de leur identification subjective au peuple juif. Une démarche comparable s'observe chez des Antillais convertis, qui se fonde souvent sur un imaginaire familial renforcé par des recherches généalogiques. Tel est le cas de Dina, une convertie d'origine guadeloupéenne, qui explique avoir eu un déclic en faisant des recherches sur sa généalogie, grâce auxquelles elle a découvert que ses ancêtres étaient juifs et non bretons comme elle l'avait cru jusqu'alors.

La quatrième catégorie de convertis est constituée de personnes engagées dans des mariages mixtes. En effet, vivant avec un conjoint juif, certaines personnes noires ont été progressivement amenées à se convertir ; d'autres, projetant de transmettre à leur descendance le Judaïsme dans lequel elles ont grandi, ont choisi de passer par la conversion ou de l'imposer à leur conjoint avant le mariage. Dans cette catégorie on trouve aussi des Juifs métis, aussi bien convertis que natifs.

En dernier lieu, j'ai été amené à recueillir les propos d'enquêtés qui se disent juifs, sans se lancer dans la pratique, ni dans la conversion, ni même dans l'identification au peuple juif qu'ils considèrent souvent comme des « faux Juifs » – les vrais étant, selon eux, les Noirs qui seraient d'ascendance hébraïque. Cet état d'esprit est reflété par ces propos d'Yvan :

Je regardais les Juifs d'Ukraine et de Russie, ils sont blancs aux yeux bleus, quel étonnement ! J'ai dit : 'non, c'est pas les vrais Juifs'. Je ne les voyais pas comme les vrais Juifs, ça m'étonnait, c'est pas possible. Je n'ai pas lu la Bible ou quoi ? Je n'ai pas lu l'histoire de Moïse ? Et Moïse était bien né quelque part. ... Je n'ai pas d'explication scientifique, mais à ma connaissance les Hébreux ont vécu 400 ans en Égypte, ils ont eu le temps de se noircir un peu la peau avec le soleil. S'ils étaient blancs, quatre siècles ça suffit pour être un peu noir.

YVAN, 34 ans entretien 2009

C'est aussi le cas d'Aurélie, une Africaine de 40 ans, originaire de la Côte d'Ivoire et du Sénégal, qui se dit juive parce que peule. Elle fréquente les milieux juifs libéraux de Rouen tout en refusant la conversion qu'on lui propose, parce qu'elle se dit déjà juive, car étant noire elle se considère déjà inscrite dans la lignée ancestrale des Hébreux, qui, selon elle, étaient noirs.

Si Yvan s'est converti, et si Aurélie refuse la conversion tout en fréquentant les milieux juifs, beaucoup d'autres – il suffit d'aller sur la toile pour s'en convaincre – s'en tiennent à la revendication identitaire, sans appartenance à la religion juive. Ainsi, les parcours de conversion des Noirs au Judaïsme sont diversifiés, mais laissent paraître en arrière-plan une ancienne identité chrétienne qu'ils doivent gérer bon gré mal gré au sein du monde juif.

4 De l'identité chrétienne à l'identité juive

L'identification des convertis au peuple juif se trouve entravée sur un point : leur héritage chrétien. La quasi-totalité des convertis interrogés ayant été chrétiens, leurs parcours religieux se distingue forcément de ceux de leurs coreligionnaires ashkénazes et séfarades. Ainsi, ils emportent avec eux leur bagage chrétien au sein du monde juif de trois façons : d'abord de façon confuse. Les personnes interrogées m'ont confié avoir appréhendé la réaction des milieux juifs à leur ancienne identité chrétienne. Fabienne, une Antillaise convertie au Mouvement Juif Libéral de France, me confie avoir appréhendé, les premières fois qu'elle se rendait à la synagogue, d'entendre des réflexions sur son ancienne identité chrétienne. Mais ses craintes ont été dissipées lorsqu'en arrivant au niveau de la porte de la synagogue sous une pluie battante en même temps qu'une femme juive américaine et rabbin, elle a entendu celle-ci pousser un soupir et pester en s'exclamant : « *Jesus!* » ce qui l'a tout de suite mise à l'aise.

Cependant, l'identité chrétienne de mes enquêtés est quelquefois dissimulée quand elle ne relève pas d'un simple héritage familial. Par exemple, « Didier », âgé de 50 ans au moment de l'interview en 2012 et originaire de Centrafrique, s'est converti au Consistoire. Son sac ayant été oublié dans sa synagogue après l'office, il y a été découvert des prospectus des « Juifs pour Jésus », ce qui a éveillé des soupçons quant à la sincérité de sa conversion. De même, « Raymond », âgé de 30 ans au moment de l'entretien et converti au courant libéral, me confie à la fin de l'entretien que selon lui, « le Messie attendu par les Juifs est en fait la seconde venue de Jésus annoncée dans le Livre de l'Apocalypse ». L'on comprend donc que pour ces enquêtés, Jésus demeure présent dans leur foi en dépit de leur conversion au Judaïsme.

Enfin, l'identité chrétienne est aussi emportée dans le monde juif de façon assumée, comme dans le cas d'Emeka et Alo, deux Juifs ibos originaires du Nigéria habitant en Ile-de-France, sont respectivement âgés de 30 et 27 ans au moment de l'interview en 2013. Ils sont tous les deux membres du mouvement «Juifs pour Jésus», comme de nombreux Ibos qui – bien que revendiquant des origines hébraïques – ont été évangélisés par des chrétiens évangéliques. Ces deux enquêtés m'ont confié avoir quitté soudainement une réunion de la Fédération des Juifs Noirs (FJN) en raison de l'injonction faite par Guershon Nduwa – président de l'association – d'abandonner leur croyance en Jésus pour être pleinement Juifs et reconnus par Israël, ce qui était bien entendu hors de question pour eux.

En effet, l'ancienne identité chrétienne des Juifs noirs pose surtout la question du rapport à la personne de Jésus. Alors que les Juifs ont en général – du fait des persécutions endurées – un rapport de rejet à Jésus, les Juifs noirs qui ont été évangélisés, élevés et socialisés dans la foi chrétienne semblent être dans la difficulté de se défaire de leur attachement à la figure christique. Ainsi, quand je pose la question : « que représente pour vous Jésus ? » les réponses reflètent un certain tâtonnement. Hortense, une Française d'origine ivoirienne, le définit « comme un prophète sans plus. Comme quelqu'un qui est venu révolutionner la religion. Le Judaïsme était en perdition ... Jésus est venu révolutionner et pour rappeler au peuple que l'Éternel est Éternel ». À la même question, Marah répond en ces termes : « le Judaïsme connaît très bien le personnage, mais moi, la conception que j'ai du personnage, c'est que je ne le considère plus comme le seul intermédiaire entre moi et Dieu ». Albert, un autre ancien pasteur devenu rabbin lui aussi en Israël, offre cette interprétation :

Dans le texte d'*Osée* chapitre 2 : 'c'est tout Israël qui est fils de Dieu' ... vous le retrouvez dans *Osée* chapitre 11 verset 1 : c'est tout Israël que Dieu appelle fils de Dieu ... vous prenez le texte de *Deutéronome* verset 1, tout Israël est appelé : 'vous êtes enfants de Dieu'. Maintenant ceux qui ont écrit en disant qu'il est le fils de Dieu n'ont pas menti, puisqu'il fait partie d'Israël et c'est tout Israël dans son ensemble qui est appelé fils de Dieu ... Ce n'est pas que Jésus qui est fils de Dieu, toute personne qui est juive est fils de Dieu, les douze tribus d'Israël sont appelées fils de Dieu.

Bien que ces enquêtés ne le considèrent plus comme le Messie – excepté les «Juifs pour Jésus» – cette conception de Jésus laisse paraître en arrière-plan une affection et une sympathie à son égard, contrairement à leurs coreligionnaires blancs qui, indemnes de l'héritage chrétien, rejettent purement et sim-

plement Jésus. Non seulement les enquêtés partagent une opinion moins négative de Jésus, certains lui attribuent même un rôle dans leur conversion au Judaïsme. Ainsi, Sarah, dont le mari pasteur s'était converti au Judaïsme, m'a confié avoir décidé d'embrasser à son tour le Judaïsme après avoir entendu la voix de Jésus lui recommander de suivre son mari à la synagogue sans plus hésiter, parce que celui en qui elle avait placé sa foi (Jésus) était lui-même Juif. Il va sans dire qu'une telle motivation ne saurait être recevable par les autorités rabbiniques. Ici Jésus, qui n'a aucun statut dans le monde juif contemporain, se voit attribuer un rôle dans un parcours de conversion, dressant ainsi un pont entre le Christianisme et le Judaïsme.

Toutefois, une fois convertis, la délimitation qu'ils tracent entre un avant et un après semble plus nette, mais pas rigide. En effet, ces acteurs noirs demeurent ouverts au dialogue interreligieux et notamment aux enseignements chrétiens autrefois reçus, qui soit persistent dans leur nouvelle identité religieuse, soit passent par une critique. Ainsi Omani – musicien et ancien pasteur d'une Église de réveil converti chez les Libéraux – est à la tête d'un groupe de Gospel qui chante aussi bien des thèmes juifs que chrétiens, en français et en hébreu. De la même façon, leur héritage chrétien et notamment leur connaissance de la doctrine chrétienne sont réexaminés et critiqués dans la comparaison avec la nouvelle expérience juive acquise. Mariette, convertie chez les Massorti, l'explique en ces termes :

J'ai grandi et ai été élevée dans une structure catholique, c'est pour moi [la conversion au Judaïsme] aussi un moyen d'exprimer ma foi d'une manière autre que par les prières ... il y a les autres, il y a des repas, il y a des soirées, il y a des rencontres et il y a des conférences, tant de choses ! En étant toute seule je n'aurais pas cultivé, comme je vis, la relation avec Dieu.

On voit ici que le côté individualiste de la pratique religieuse catholique en France métropolitaine est rejeté, car ce témoignage montre en filigrane le besoin que ressent cette enquêtée de s'insérer dans un tissu communautaire où les relations entre les membres sont soudées. Caroline, convertie au Consistoire, pointe quant à elle la vacuité des prières catholiques : « par exemple les prières catholiques qui ont été rédigées par des empereurs et qui ne sont fondées sur rien : quand je réfléchis à ce qu'on dit, par exemple, l'une des prières des catholiques c'est : « Sainte-Marie mère de Dieu ». Dans la conception que moi j'ai de Dieu, Il n'a pas de mère ». Hortense critique aussi son ancienne expérience catholique en comparant l'esprit des rituels catholiques à celui des rituels juifs :

La communion en fait c'est quoi ? C'est le partage. Mais chez les chrétiens, le sens n'était pas vraiment donné, c'était recevoir le corps de Jésus. J'étais bloquée par rapport à ça, j'ai posé les questions à des prêtres, je n'ai jamais eu de réponses exactes ... Il y a le vin, le jus de raisin chez les prêtres, je les voyais boire ; même chez les protestants, ils partagent mais ce n'est pas de la même manière. Et ce n'était pas le partage, c'était la distribution, voilà. En fait la communion c'est quoi, c'est le partage du pain. Le partage, c'est rompre tout ce qu'il y a en nous de négatif. Quand on partage avec les autres qu'on ne connaît pas, on leur apporte du positif c'est-à-dire l'amour : j'avais compris. Là on n'avait pas besoin de faire la première communion.

Marceline, qui vit entre la France et la Côte d'Ivoire, exprime des sentiments comparables :

Quand j'étais catholique, je ne m'y retrouvais pas vraiment : on me parlait de Jésus, on me parlait de la Vierge, on me disait que Jésus est le fils de Dieu, il est né d'une vierge, c'étaient des notions qui me fatiguaient, je n'arrivais pas à cerner la chose. Une fois baptisée, j'allais à la messe mais je n'étais pas impliquée, je n'avais pas la réponse à mes questions. J'ai rencontré des prêtres pour m'expliquer certaines choses mais personne ne m'a aidée. Donc il est arrivé un moment où j'ai arrêté d'aller à l'église. Quand je suis venue en France, j'ai coupé complètement avec l'Église.

Ainsi à la lumière de l'expérience des enquêtés, la nouvelle compréhension de notions telles que « fils de Dieu » et de rituels comme celui de la communion donne lieu à une certaine clarification des manières de croire issues des racines juives du christianisme ; d'où l'argument souvent cité du retour aux sources spirituelles. La dimension communautaire et notamment les fêtes juives sont aussi valorisées comme induisant un nouveau mode de croire, plus chaleureux et authentique. Le sérieux de leur conversion est tel que certains s'engagent dans des unions matrimoniales avec des conjoints juifs ; d'autres, à l'instar de Marah et Albert, anciennement pasteurs, deviennent rabbins. Albert, même s'il était devenu rabbin dans un courant libéral en Israël, refait sa conversion au Consistoire. Au moment de notre interview en 2015, il était simple prosélyte et sa conversion était en cours. Marah, après s'être converti en France et s'étant marié avec une femme séfarade, vit désormais en Israël où il est devenu rabbin et dirige un centre qu'il a créé à Jérusalem. Quant à Guershon, le responsable associatif de la FJN, qui a sorti les pratiquants juifs noirs de l'anonymat et connu des milieux noirs comme étant un rabbin, il projette en fait de devenir rabbin.

5 Conclusion

L'analyse de la conversion au Judaïsme à partir des trajectoires des convertis noirs a mis en lumière les facteurs ayant provoqué la démarche de conversion et ses implications dans le monde juif. La pluralité des trajectoires et profils religieux de ces pratiquants reflète les motivations plurielles qui se rejoignent dans une aspiration commune, celle d'une identification au peuple juif qui procède par assimilation aux marqueurs d'identité juive. Mais cette identification est gênée par la méconnaissance de leur existence, le racisme et les discriminations subies au sein même du monde juif comme dans la société française. Les Noirs ne sont pas seuls à se convertir au Judaïsme en France car beaucoup d'autres personnes d'origine européenne, américaine voire asiatique se convertissent aussi à la religion juive (Tank-Storper 2007). Mais la particularité des Juifs noirs de France est qu'ils se sont réunis en association pour exprimer leur besoin d'exister au sein des institutions juives. On observe ainsi, à travers le mouvement associatif juif noir, une mise en visibilité de la présence noire au sein du Judaïsme français qui se fait progressivement jour.

Bibliographie

- Allouche-Benayoun, Joëlle. 2006. « Comment Être Juif Croyant et Moderne dans la France d'Aujourd'hui ? » *Sociétés* 92 (2): 5-22.
- Anteby-Yemini, Lisa. 2004. *Les Juifs Éthiopiens en Israël. Les Paradoxes du Paradis*. Paris: CNRS Éditions, CRFJ – Centre de Recherche Français de Jérusalem.
- Bahloul, Joëlle. 1985. « Noms et Prénoms Juifs Nord-Africains ». *Terrain. Anthropologie & Sciences Humaines* 4: 62-69.
- Barth, Fredrik. 1995. « Les Groupes Ethniques et Leurs Frontières ». In *Théories de l'Ethnicité*, edited by Philippe Poutignat and Jocelyn Streiff-Fénart, 203-249. Paris: Presses Universitaires de France.
- Beylot, Robert. 2008. *La Gloire des Rois, ou l'Histoire de Salomon et de la reine de Saba*. Turnhout: Brepols.
- Blech, Rabbi Benjamin. 2017. « Épouser une Convertie ». *Jewish World*, September 5, 2017. <https://www.aish.fr/epouser-une-convertie>.
- Bruder, Edith. 2008. *The Black Jews of Africa: History, Religion, Identity*. London and New York: Oxford University Press.
- Bruder, Edith. 2014. *Black Jews: Les Juifs Noirs d'Afrique et le Mythe des Tribus Perdues*. Paris: Albin Michel.
- Cohn, Haim Hermann. 1989. *Human Rights in the Bible and Talmud*. Tel Aviv: MOD Books.

- Friedmann, Daniel, and Ulysses Santamaria. 1994. *Les Enfants de la Reine de Saba: les Juifs d'Ethiopie (Falachas), histoire, exode, intégration*. Paris: Métailié.
- Halévy, Joseph. 1904. «La Légende de la Reine de Saba». *Annales de l'École Pratique des Hautes Études* 37 (1): 5-24.
- Hervieu-Léger, Danièle. 1999. *Le Pèlerin et le Converti: La Religion en Mouvement*. Paris: Flammarion.
- Hervieu-Léger, Danièle. 2001. *La Religion en Miettes ou la Question des Sectes*. Paris: Calmann-Lévy.
- Hovanessian, Martine, and Richard Marienstras. 1998. «La Modification des Juifs de France: Entretien avec Richard Marienstras». *Journal des Anthropologues* 1-2 (72-73): 93-106.
- Le Pape, Loïc. 2009. «Tout Change, mais Rien ne Change». *Les Conversions Religieuses Sont-elles des Bifurcations? In Les Sciences Sociales Face aux Ruptures et à l'Événement*, edited by Marc Bessin, Claire Bidart and Michel Grossetti, 221-223. Paris: La Découverte.
- Le Roux, Magdel. 2015. *The Lemba: A Lost Tribe of Israel in Southern Africa?* 2nd Edition. Pretoria: Unisa Press.
- Lis, Daniel. 2015. *Jewish Identity Among the Igbo of Nigeria, Israel's 'Lost Tribe' and the Question of Belonging in the Jewish State*. Trenton: Africa World Press.
- Malinovich, Nadia. 2010. «What's the Color of a Jew? Les Juifs, la Blanchitude et le Multiculturalisme aux États-Unis à l'Époque Contemporaine». In *La place de l'Autre*, edited by Michel Prum, 15-30. Paris: L'Harmattan.
- Mokoko Gampiot, Aurélien. 2019. «Les Juifs Noirs: La Fédération Internationale des Juifs Noirs et Ami-Farafina». In *Les Minorités Religieuses en France: Panorama de la Diversité Contemporaine*, edited by Anne-Laure Zwilling, 847-863. Paris: Bayard.
- Parfitt, Tudor and Emanuela Trevisan Semi. 2022. *Judaizing Movements. Studies in the Margins of Judaism*. London: Routledge-Curzon.
- Schnapper, Dominique, Chantal Bordes-Benayoun and Freddy Raphaël. 2009. *La Condition Juive en France, La Tentation de l'Entre-soi*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Simon, Pierre-Jean. 2006. *La Bretonnité: Une Ethnicité Problématique*. Rennes: Éditions Terre de Brume Presses Universitaires de Rennes.
- Tank-Storper, Sébastien. 2007. *Juifs d'Élection. Se Convertir au Judaïsme*. Paris: CNRS Editions.
- Tank-Storper, Sébastien. 2013. «Trouble dans la Judéité. Mariages Mixtes, Conversions et Frontières de l'Identité Juive». *Ethnologie Française* 43 (1): 591-599.
- Trigano, Shmuel. 2012. «La Logique de l'Étranger dans le Judaïsme. L'étranger Biblique, une Figure de l'Autre? » *Pardès* 2 (52): 95-104.
- Weil, Shalva. 2007. Review of *Operation Solomon: The Daring Rescue of Ethiopian Jews* by Stephen Spector. In *Sephardic Jewry and Mizrahi Jews: Vol# XXII (Vol 22)*, edited by Peter Y. Medding, 341-343. New York: Oxford University Press.